L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE 2 MARS 1884.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XV.

La brin de pieds de Gargantua—Monlesces et Géants—Gulliver et les Lilliputiens—Un Géant qui ne se mouche pas du pied—Carni Vale—Une royauté déjà oubliée—L'Espérance et l'Oubli—Le Carnaval de 1884—Pluie d'or—La munificence des Krewes—Le Krewe of Proteus—Joute de luxe et d'ingéniosité—Virgile et ses emprunteurs—Un vers de Boileau retourné—Excuses à Virgile—Boileau tirant à vue sur Horace et Virgile—Transformation de la Nouvelle-Orléans—L'exode—Un mot sur nos hôtels—Le 4 Mars et l'Anniversaire des Pompiers—Nos théâtres—Un pont d'or casse-cou—Les progrès de la scène américaine—Le fléau des adaptateurs—La propriété littéraire—Marchands de lettres—L'Opéra-Sésame, ouvre-toi!—Les artistes de l'opérette à l'Opéra—La Estudiantina—Le spectacle de ce soir—La Grande Duchesse—La Belle Hélène—Offenbach, Halévy, Meilhac—Un mot typique—Le rire—L'Exposition Universelle—L'Industrie et l'Art—M. Perelli—M. Avet—Bas-reliefs—Mme Minnie Hauck—Un oublié—M. Gregorio Curto—Promettre et tenir—François Coppée—Victor Hugo—M. de Fallières—Adieu!

Lorsque Gargantua s'asseyait sur les tours de Notre Dame, dont il se servait ainsi en manière de tabouret, afin de baigner dans la Seine ses pieds, dont MM. Angand et Durieu, ces chantres du soulier, ne tiennent pas le numéro, il avait une bonne et placide figure de géant. Tandis qu'il rafraichissait ses extrémités, il contemplait, en excellent bonhomme, avec le calme de la force, le spectacle des choses et des hommes infiniment petits qui grouillaient devant lui. La bonté dans la force.

Du reste, on l'a remarqué, gros chiens et géants—pardon du rapprochement un peu irrévérencieux relativement à l'espèce humaine—sont en général natures d'une extrême mansuétude. Un centimane ne trouverait souvent pas une main pour inquiéter une mouche.

Il y a bien de-ci de-là, convenons-en, des exceptions, comme les Titans, par exemple, qui se livrent à des révoltes orgueilleuses, insensées, et finissent dans la nuit du Tartare; il y a bien des bouledogues [quelle étrange altération du mot anglais!] qui, entre deux repas et en façon de lunch, détachent un morceau du maître, du bien-aimé, mais l'exception, cela est absolument admis, confirme la règle.

J'ai pu m'assurer, l'autre soir, en regardant passer l'une des processions que vous savez, de la bénignité typique de ces phénomènes, qui, pour une cause ou une autre, ont eu une croissance aussi rare que peu gracieuse. Le dernier chariot de cette soirée-là venait de s'éloigner, et je guettais des yeux la longue et splendide traînée de dix-huit ou vingt tableaux vivants, quand mon regard tomba sur une sorte de point d'exclamation animé, qui se dressait à mon côté, et dont la vue m'avait échappé jusque là. Je le remontai de la cheville au sommet de la tête, tout un voyage, ou plutôt jusqu'à la courbe du chapeau à claque et à cornes qui le surplombait et lui ajoutait encore quelques pouces. Une coiffe voulue, calculée.

Puis je me pris à le tailler, matériellement parlant, bien entendu.

Point d'exclamation, viens-je d'écrire. En effet mon homme en avait l'inflexibilité, et s'exhibait dans un étui à lui propre; une pelure tenant à la fois de l'uniforme militaire et du costume civil—un compromis en fait de vêtement. Mais dans l'œil du géant, car c'en était un, rien de sinistre, rien qui indiquât qu'il se nourrit de chair humaine, et qu'en voyant les enfants accumulés autour de lui et devant lui, sur trottoirs et chaussées, il eût des appétits de viande fraîche.

Géant, oui encore une fois, mais dans la note gaie, bon enfant; n'ayant ni les menaces, ni les dons des Ferragus. Carnivore sans doute, mais se fournissant, non pas sur la chair du prochain, mais bourgeoisement chez le boucher, à tant la livre, les os comptés dans le poids. Effort de la nature, en longueur tout au moins; pourtant, effort n'échappant nullement aux faiblesses humaines, puisqu'il était là, l'excellent diable, comme vous et moi, suivant béatement le ruban carnavalesque qui se déroulait devant lui. En le regardant, en le toisant aussi discrètement que possible, cela va de soi, je songeais à la fructueuse affaire que ce gaillard là aurait pu réaliser, si l'idée lui était venue de mettre en location ses épaules à l'occasion de nos fêtes de nuit. Plus d'un curieux aurait certainement offert un prix élevé pour cette situation non moins élevée, par un beau temps bien entendu, car un jour d'orage, cette stalle d'un nouveau genre aurait son inconvénient. Un individu pareil, homme—paratonnerre pourrait bien attirer la foudre.

Je parlais tout à l'heure de la sécurité dont pouvaient jouir les enfants groupés à côté de cette gaule ambulante, n'ayant absolument rien de l'ogre, et au contraire portant sur sa physionomie tous les caractères de la bénignité.

Ces petits bonshommes, en contemplation autour de lui, le comprirent si bien et si vite que, à peine s'était-il mis en marche, ils le suivirent, en l'accompagnant d'apostrophes taquines et continues. "Cet âge est sans pitié." Et Gulliver se retournait de temps à autre et, au lieu de s'emporter contre Lilliput, semblait en inviter le petit peuple à prolonger le jeu. Bonne pâte de géant, je vous l'affirme, qui m'a beaucoup occupé ce soir là, et auquel je serais allé volontiers pour le féliciter de son infatigable douceur et lui donner la main, si je n'avais craint d'être humilié dans ma petite taille.

Cette main, j'hésiterais à la lui offrir aujourd'hui, quoique rien ne soit intervenu pour modifier mes idées à l'endroit du caractère de mon paratonnerre. Mais voilà! Pour être géant on n'en a pas moins les imperfections de l'homme, quelques unes même de ses plus déplorables infirmités.

Or, le lendemain ou le surlendemain du soir que je viens de rappeler, le soir du mercredi des Cendres, je crois, je rencontrai Feragus et, proh pudor! je le vis qui, oubliant toute dignité de géant, et mettant de côté ce que beaucoup appellent le préjugé du mouchoir, dégageait ses gigantesques narines, par une simple et habile pression du doigt. Inutile de vous décrire ce mouvement, si dangereux et si pratiqué pourtant sur la voie publique. Vous voyez cela d'ici. La chose m'a laissé froid, et m'a déplorablement dépoétisé mon géant.

Les Titans aussi dégénèrent donc et n'apprécient pas même les produits les mieux réussis de la civilisation et si utiles surtout au fonctionnement d'un engin explosible comme un nez de cette dimension.

Sunt lacrymæ rerum!

—Il y a quatre jours à peine que nous sommes entrés dans la période du repos, plaisirs parlant, du recueillement et de la prière, pour les pratiquants religieux; quatre jours qu'a expiré le Carnaval, et que, comme vous l'indique le nom du joyeux hôte disparu, il a été fait adieu à la chair, à la viande: *Carni vale!* Quatre jours qu'a fini ce que je puis bien appeler la trêve des costumiers, comme l'on appelle trêve des confiseurs la période de La Noël au Jour de l'An.

Le temps écoulé est bien court, et cependant, mobiles et ingrats que nous sommes, ce cher Rex, aussi bon tout au moins, et à coup sûr infiniment plus pratique, plus utile que ce Roi d'Yvetot

Se levant tard, se couchant tôt;
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton.
Oh! ah! ah! oh! Ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!

ce cher Rex, dis-je, est à peu près oublié.

Au fait il est bien qu'il en soit ainsi. La nature sait ce qu'elle fait. Où en serions-nous donc, si, à chaque disparition d'une jouissance, nous payions celle-ci par de longs regrets. La vie s'userait vite à ces perpétuelles épreuves. Les deux plus précieux trésors que nous ait versés la main prodigue de Dieu, sont peut-être l'espérance et l'oubli. Supprimez les et vous reconnaîtrez bientôt que, s'il est un enfer, ce n'est pas outre-tombe qu'il se trouve.

Néanmoins s'il faut oublier le Carnaval qui s'en est allé au milieu d'une véritable apothéose d'élégance, de luxe, de rayonnements, nous devons aussi lui envoyer quelques paroles de gratitude, et écrire qu'il a tenu, qu'il a dépassé toutes les promesses qui nous avaient été faites en son nom.

Les Mystick Krewes, décidés à conquérir la foule immense, sans précédent, qui s'était portée à la Nouvelle-Orléans, sont, à vrai dire, descendus sur nous en pluie d'or, et c'est bien volontiers, vous le présumez, que l'on s'est tenu sous l'averse.

Je ne suis point un admirateur sans réserve du mode de spectacles publics que les diverses Sociétés carnavalesques ont adopté ici; cependant il faut bien le reconnaitre, les choses, cette fois surtout, ont été faites magnifiquement, royalement, ou plutôt républicainement, car je ne sache pas que dans aucun pays monarchique—royal ou impérial—le Carnaval offre de telles splendeurs; qu'en quelques heures on y dépense des sommes aussi colossales, sans même que soient bien sûrement connus tous ceux qui se livrent à semblables largesses.

Ce mode admis, ajoutons que les divers Clubs ont réalisé des merveilles; mais je ne puis me défendre d'écrire que le *Krewe of Proteus* doit être ici cité en première ligne.

On le sait, il avait feuilleté l'*Enéide* pour en tirer ses dix-sept chariots, et chacun de ceux-là a été réussi au-delà de toute attente, et a été mis en scène au milieu du plus bel éclairage que nous eussent encore offert les processions aux flambeaux.

Il y a évidemment dans ce club là des membres, à nature artistique, ayant toutes les aptitudes d'un brillant régisseur, qui embrassent un tout, et savent comment l'organiser, le présenter.

Trois fois le *Krewe of Proteus* s'est montré par nos rues, et trois fois il a donné raison à mon assertion, par "*L'Ancienne Théologie Egyptienne*" —"*L'Histoire de France depuis le baptême de Clovis, roi de France, jusqu'à la Révolution Française*" et "*L'Enéide.*" Tout cela était du spectacle bien entendu, intelligemment choisi, remarquablement distribué, difficulté immense à vaincre, alors que pour tout théâtre on a un simple chariot.

D'un bout à l'autre cette exhibition là a marché avec un ordre incomparable; tout avait été prévu et tout est venu aider à la parfaite exécution du meilleur des plans.

L'éloge que je tenais à adresser ici au *Krewe of Proteus*, est absolument complet puisqu'à mon sens il sort vainqueur d'une lutte où cependant ses rivaux ont brillé du plus vif éclat.

Sans compter que cette représentation nous a fait venir l'eau à la bouche, comme on dit, et que beaucoup ont voulu relire ou du moins feuilleter à nouveau ce doux et séduisant Virgile, trop souvent oublié, et qui chaque fois qu'on revient à lui, vous paie princièrement votre visite, en vous initiant à quelque beauté nouvelle. Riche entre les riches, il a été pillé, il l'est encore avec une continuité qui ne se lassera point. Et que de fois aussi l'écrivain—et je parle des plus dignes de ce titre de noblesse—que de fois l'écrivain, ne pouvant exprimer à sa satisfaction la vague pensée qui cherche à prendre une forme précise sous sa plume, ne la trouve-t-il pas, ne la cite-t-il pas toute cristallisée dans un de ces vers magiques, mélodieux jusqu'à l'opulence, dont pullule l'œuvre du poète, de qui on pourrait bien dire, en retournant les mots de Boileau:

Un Virgile aisément peut faire des Augustes.

A cet inspiré de la grandiose et nombreuse langue latine, j'ai, par parenthèse, une humble excuse à présenter.

Dans le compte rendu que j'écrivais, l'autre soir, de la fête du *Krewe of Proteus*, je le citais, et, en dépit d'une double correction, à l'*épreuve* et à la *revise*, un typographe, que l'ombre de Virgile lui soit clémente! substituait ceci:

Tantæ ne animis cœlestibus vinæ!

au bel hexamètre:

Tantæ ne animis cœlestibus iræ!

Vers fameux qui devait faire naître un jour celui-ci:

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots!

Boileau, du reste, n'a pas hésité, on le sait, à user largement du bien des deux poètes, unis par l'amitié et le génie, Horace et Virgile.

Comme le Protée antique, la Nouvelle-Orléans, qui se distingue par des sautes de temps si rapides, si imprévues, a subi en un instant toute une transformation dans sa physionomie. A parcourir la grande avenue du Canal, qui se douterait aujourd'hui de ce qu'elle était au début de la semaine?

La plupart des étrangers qui nous étaient venus, nous ont déjà quittés; d'abord parce que la vue de nos processions des Jours Gras était leur principal objectif, et puis, et surtout peut-être, parce que nous sommes ici d'une incroyable pauvreté en fait d'hotels. On peut le dire de nombre de voyageurs, ils ne sont pas logés, ils campent. Or, accoutumés au luxe de leurs résidences et des hôtels des grandes et même des petites villes des Etats-Unis, ils ne peuvent se faire aux mesquineries des nôtres, où ils rencontrent à peine le comfort. Et puis, combien n'avaient pu se procurer le plus petit coin dans les deux ou trois établissements de ce genre que possède notre ville, et ont dû se nicher, Dieu sait où. Il s'en suit qu'ils abrègent à regret leur séjour parmi nous. Et s'ils nous quittent en emportant des souvenirs éblouissants de notre Carnaval, ils s'étonnent à bon droit que l'on pourvoie si peu au logement de cet accroissement considérable de population qui chaque année nous arrive, mais qui finirait par se décourager, si l'on ne se décide pas enfin à combler une lacune signalée tant et tant de fois.

Néanmoins beaucoup demeurent encore ici pour y assister à la parade annuelle du 4 Mars, à la fête des Pompiers. Ils ont raison. C'est là un spectacle d'une grandeur réelle et qu'on ne rencontre aussi complet, sont tous les rapports, qu'à la Nouvelle Orléans. Le 4 Mars est une de nos fiertés.

Puis, malgré les rigueurs du carême, il reste à notre ville plusieurs théâtres que visitent périodiquement des troupes remarquables.

En cela les trois salles, dirigées par M. Bidwell, sont fréquemment très bien pourvues. Si bien qu'au cours d'une saison théâtrale nous y voyons presque toujours défiler toutes les sommités de la scène américaine; sans compter les célébrités étrangères qui nous viennent aussi par le pont d'or qu'on leur fait; pont d'or où plus d'un impressario glisse et se brise les reins. Mais qu'importe! on le retire, on l'emporte disloqué, gémissant, et un autre vient tenter l'aventure et braver la même rupture.

Sur cette scène américaine proprement dite il est incontestablement des progrès, des progrès immenses à constater. Non seulement l'étude, le contact, les voyages ont développé les sujets, mais les directeurs, formés par l'expérience, se spécialisant mieux, ont reconnu qu'il ne suffit pas pour le succès d'une œuvre d'en confier l'interprétation à des sujets éminents.

Il est encore des exigences de décors, de mise en scène, de costumes, à la vérité historique desquels on ne saurait se soustraire. Chaque jour vous voyez les représentations tendre à une amélioration dans ce sens. Le résultat obtenu n'est pas complet jusqu'ici; il marche néanmoins à ce complément. Les amalgames et les anachronismes sont beaucoup moins fréquents à cette heure, au-delà de cette rampe où je me rappelle avoir vu les bustes de Shakespeare et de Washington dans le Forum romain.

Pourtant si la marche en avant est indéniable sous ce rapport, il faut avouer aussi que le fléau des adaptateurs a toujours infiniment d'intensité.... Quels vandales, justes cieux!

Il faut les lire, les suivre, pour se rendre compte des coups impitoyables qu'ils redoublent sur les ouvrages livrés à leur cruauté. Ce détestable massacre se poursuivra tant que n'interviendra pas quelque traité garantissant sérieusement, sûrement la propriété littéraire, aussi respectable, tout au moins, qu'aucune autre.

En l'attendant, il faudra, longtemps peut être, subir la barbarie de ces marchands de lettres qui vous enlèvent votre enfant, le soumettent à leur charcuterie littéraire, et le défigurent si bien, de haut en bas, de long en large, que le malheureux père, en quête de l'enleveur, passe inconscient à côté de sa progéniture, qui hurle sous le couteau de l'opérateur, mais qu'il ne reconnait plus.

Mais ne crions pas trop sous le coup de ces violences dans l'ordre moral. Consolons-nous et prenons patience, en les comparant aux énormités que nous servent chaque jour les officines de la télégraphie. Ne sommes-nous pas, en effet, à l'heure où les excellentes gens incompris, qui sont tout à fait dans le mouvement, ceux-là, qui incarnent les théories ultra-humanitaires, logeraient de la dynamite jusque dans les papillotes d'une reine? Ne sommes nous pas parvenus aux temps où les libres-penseurs, qui ne veulent point de cette liberté pour leurs trop osés contradicteurs, insultent, traquent, dépossèdent prêtres et communautés, sœurs et religieuses?

Ne voilà-t-il pas que les sauvages rossent les civilisés; que le Mahdi raille le grand commandeur des croyants, sultans, imans, califes, khédive, etc., etc.? N'est-ce point l'heure où les rebelles du Soudan brossent les vainqueurs de Tel El Kebir, messieurs les Anglais?

Mais non, là je m'arrête, car le câble nous annonce à l'instant que le général Graham vient enfin de venger le pavillon anglais en battant les rebelles près de Trinkitat. Ce n'est point trop tôt, en vérité.

Et je me borne là, car ceci n'est point de la compétence d'un Bulletin Artistique.

Je reviens bien vite au théâtre.

Ceux d'outre-Canal, deux tout au moins, le St-Charles et l'Académie de Musique ont encore plusieurs semaines de campagne devant eux, et nous y verrons encore plus d'une troupe de renom.

Quant à l'Opéra, je ne puis rien vous dire de ce qui se prépare pour la saison 1884-1885. Depuis quelque temps, il s'observe autour de l'entreprise un silence, voulu ou non, je l'ignore. Je suis trop peu curieux et trop discret aussi pour chercher à pénétrer ce mystère. J'ignore les paroles cabalistiques au son desquelles s'ouvre ce Sésame; j'attendrai donc très patiemment qu'il s'ouvre de lui-même.

Les artistes réunis, ceux de l'opérette, qui avaient d'abord donné des représentations au Werlein Hall, sont depuis plusieurs jours de retour à l'Opéra.

Ils y donneront ce soir la dernière représentation de la *Grande Duchesse de Gérolstein*, avec divertissement, au 3me acte. L'affiche annonce aussi un concert dont les Etudiants Espagnols, toujours les bien venus, feront les plus grands frais, et où M. Puget répétera *La Garonne*, amusante charge en chansonnette, qu'il dit, qu'il détaille avec finesse, avec variété, et dont l'effet serait plus vif encore s'il y ajoutait l'accent gascon.

Le tout est de savoir en pincer.

Singulière boutade que cette *Grande Duchesse*.

La duchesse, une libre-penseuse, s'il en est, aime le fusilier Fritz, et Fritz aime Wanda la paysanne. La duchesse attaque de toutes armes son inattaquable soldat; elle en fait un capitaine, un général, elle en fait l'officier le plus haut panaché de son duché, tout cela le même jour. Mais Fritz, un Joseph moderne, qui ne démêle rien dans toutes les provocations de cette autre Mme Putiphar, revient toujours à sa campagnarde, et la duchesse dépitée le désempanache et le fait rentrer dans les rangs, le même jour aussi.

Et c'est tout.

Voilà l'intrigue; rien de plus. Et pourtant on s'amuse toujours à ces trois actes, aux deux premiers surtout; tant librettistes et musicien y ont dépensé de verve. Sans compter que partout les artistes y mettent du leur, y font de la collaboration. De là une série de traditions recueillies, de charges qui n'en finissent plus, et auxquelles la fantaisie peut ajouter à son gré.

La Belle Hélène dont le tour viendra mardi, est une folie du même genre. Elle aussi fait réellement partie du dessus du panier d'Offenbach, Halévy et Meilhac. N'y cherchez pas une intrigue; c'est seulement du travesti excellent, de l'esprit et du meilleur.

Ces boutades musicales, de la première manière d'Offenbach, sont certainement les plus franchement comiques, amusantes du répertoire qu'il a voulu ensuite mener un peu trop à fond de train. Il s'agissait de battre monnaie au plus vite avec le nom qu'elles lui avaient valu.

C'est à ces premiers jets surtout qu'il a dû son immense vogue.

Vogue si capiteuse qu'elle lui monta vite au cerveau, et que, les bouffées d'orgueil lui venant aussi, il en était arrivé à se croire l'un des maîtres de l'école, l'une des royautés de la musique.

Je ne suis pas bien sûr de ne vous avoir pas dit son mot si ambitieux, si caractéristique à propos de Beethoven. Si je me répète, pardonnez-moi; les sujets n'abondent pas et le Bulletin Artistique a aussi son Carême. Donc on disait une fois à Offenbach:

—Maestro, n'êtes-vous pas né à Bonn?

—Non, répondit-il, il y a confusion dans votre esprit; ce n'est pas moi, c'est Beethoven.

Splendide d'aplomb, n'est-ce pas? Tout Offenbach est dans ce mot là. Loin de moi la pensée de vouloir amoindrir ce talent charmant et fécond, qui se répandait en cascades d'esprit; loin de moi l'intention de vouloir traiter l'opérette avec ce dédain que les austères affectent à son égard.

C'est là, au contraire, un genre charmant à ses heures; il a apporté une grande variété au théâtre, et quand il demeure dans sa véritable allure; quand il ne se fausse point, en tentant de revêtir la forme et les formules de la grande musique, il attache son public par un lien infiniment plus fort qu'on ne le suppose: le rire. Rire! la bonne et bienfaisante chose! Rire! mais, cherchez bien, il n'y a que l'homme qui rie dans la création. Le rire; voilà l'un des dons qui nous distinguent des autres bêtes; soit dit sans vouloir en rien attenter à la dignité du lecteur.

Suivez donc ces soirées d'opérette que vous n'aurez sans doute plus de longtemps. Suivez les, parce que les ouvrages sont très consciencieusement montés par le débris de troupe qui accomplit des tours de force avec si petit nombre. Suivez les encore, parce que vous avez devant vous des artistes que le malheur a atteints, qu'il est de votre devoir d'appuyer; et que votre secours, bien peu onéreux pour vous, peut rendre à leur pays, dont ils sont éloignés, pays qui est aussi celui de beaucoup d'entre vous qui me lisez.

C'est surtout à l'étranger que la voix du patriotisme doit parler haut. Tout compatriote honorable y est comme un reflet de la patrie absente; et il se fait plus sympathique encore, plus sacré, dirai-je, quand le sort le trahit, quand il appelle un travail qui ne lui vient pas.

Je le répète, l'opérette procure de fort aimables soirées; c'est une transition qui vous fera attendre sans impatience le grand répertoire, si tant est que ce soit là votre préférence.

Ainsi que le dit la très arrangeante Grande Duchesse

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Ce que vous avez, d'ailleurs, est de nature à vous procurer une fin de saison attrayante. Servez donc vos plaisirs en soutenant libéralement des sujets, qui, comptant sur vous, ont risqué des frais de mise en scène relativement importants, et luttent avec autant d'énergie que d'intelligence.

—La construction des grandioses bâtisses de notre Exposition Universelle sera une véritable improvisation, si l'on songe au peu de temps que nous avons devant nous, neuf mois à peine. Néanmoins nulle inquiétude à concevoir sur ce projet. Les hommes chargés de cette vaste entreprise ont prodigué les preuves de leur activité et de leur compétence. C'est toute une armée qu'ils vont mettre à l'œuvre, et vous verrez les édifices comme sortir de terre, tant le mouvement sera prodigieux, tant la distribution du travail sera bien entendue.

Si l'industrie doit surtout faire figure dans cette Exposition, l'art y aura aussi ses grandes entrées, et le bulletin artistique aura donc son mot à y dire.

Ce mot je l'entame dès ce jour. Je rappelle aux Directeurs de l'entreprise, surtout à celui qui en est le chef, le major E. A. Burke, qu'il est lui un artiste, un sculpteur de haute valeur, M. Perelli, dont le talent pourrait, devrait être réclamé pour ajouter de l'éclat au Palais qu'on prépare.

La statuaire jouera certainement là son rôle comme ornementation des divers pavillons, et nul aux Etats-Unis ne pourrait mieux servir ces fins que le sculpteur, éminent autant que modeste, dont je viens d'écrire le nom.

—Je reçois à l'instant la visite de M. Avet, l'artiste dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs. Il me présente deux bustes, en bas relief, qu'il vient d'achever, ceux de M. F. McGregor, peintre de Cincinnati, et de M. Alphonse Walz, négociant de la Nouvelle-Orléans.

Je remarque surtout celui de M. Walz. La reproduction est absolument exacte; le modèle revit dans ce profil. De plus, un grand soin dans les détails du visage; l'indication des plans, les méplats sont fidèlement observés, rendus. Il y a de la vigueur, de la correction dans le dessin de ces traits; cette figure vit, elle a la physionomie du modèle, est celui a un regard.

Ce travail de M. Avet sera exposé, dès demain lundi, au magasin de M. Lilienthal, l'excellent photographe, rue du Canal. Qu'on l'y voie, et l'examen vaudra plus d'une commande à M. Avet.

—On parle de la venue prochaine de Mme Minnie Hauck, la cantatrice dont le nom, parti de la Nouvelle-Orléans, a fait le tour de l'Europe et des Etats-Unis, au milieu de succès que n'ont contestés aucun public, aucun critique.

C'est M. G. Curto qui découvrit cette voix; lui qui signala à la jeune fille, l'enfant plutôt, les ressources qui étaient en elle.

Avec son étonnante sureté de coup-d'œil, d'appréciation, son impressionnabilité artistique, Curto indiqua la route à celle envers qui la nature avait été si prodigue, l'y guida dès les premiers pas, et la laissa seulement lorsque, reconnaissant qu'elle était suffisamment armée pour le combat, il pût lui montrer le théâtre et sa vie de prestige et lui dire. Allez!

Elle est allée en effet au théâtre et en retour vite les triomphes et la fortune sont venus à elle.

Depuis ces premiers jours, dont les clartés ont pu, ont dû l'éblouir, dont les bravos l'avaient peut-être rendue sourde à tout autre bruit, pas un mot de la prima-donna n'est arrivé à celui qui fût un autre père pour elle, puisqu'il lui donna la vie, l'étincelle artistique. Pourquoi ce silence?......

Le vieux professeur, fier toujours et malgré tout d'entendre du moins l'écho des ovations décernées à son élève, aurait été si heureux de recevoir une ligne, un souvenir d'elle; seulement un pauvre petit pétale détaché d'une couronne.... Rien.

C'est ainsi que l'influence du succès est parfois troublante, et qu'un instant, sans que le cœur soit coupable cependant, on oublie ceux qui devraient compter parmi les plus présents....

S'il faut en croire la nouvelle qui nous parvient, Mme Minnie Hauck donnerait ici quelques soirées où elle se ferait entendre dans des scènes, peut-être même dans des actes de divers opéras. Ce serait fête pour l'art, si l'écho dit vrai.

—Pas un mot jusqu'ici sur les débuts des artistes de notre Opéra à la Havane. Deux d'entre eux pourtant avaient promis, et sur le mode majeur, de me tenir au courant de leur campagne à l'île de Cuba. Une fois de plus les absents sont oubliés.

Si ce numéro de l'*Abeille* leur parvient, j'espère que leurs yeux tomberont sur le reproche que je leur adresse ici et qu'ils me donneront tort par le courrier du lendemain.

Quoi encore?

François Coppée, poète, auteur dramatique et critique, est élu à l'Académie Française. Le voilà deux fois immortel.

M. de Fallières, le ministre, a ordonné la frappe d'une médaille en l'honneur de VICTOR HUGO, qui vient d'entrer dans sa quatre-vingt-troisième année.

De tous les points du monde on applaudira à cet hommage rendu au Titan qui domine de tant de coudées les génies littéraires de son siècle, et qui, Dieu le voulant, entrera peut-être aussi dans le vingtième siècle pour l'illustrer comme le dix-neuvième. Cette lyre est si puissante encore! Qu'elle vibre longtemps, longtemps pour la joie, la leçon et la gloire de l'humanité! Enfant sublime, avait dit Chateaubriand; vieillard plus sublime encore, dit l'univers tout entier devant cette colossale intelligence à laquelle les années prêtent force et lumière. Quel flamboiement!

Et maintenant, lecteurs, je vous fais mes adieux, car c'est le dernier Bulletin de la saison que je vais signer.

Au moment de prendre congé de vous, je le confesse, un profond regret me saisit à la pensée de ce détachement.

C'était plaisir pour moi d'engager avec vous ces causeries du dimanche. Et si la bienveillance, à laquelle vous m'avez habitué, n'a pas trouvé trop longs, trop fades, ces bulletins que je vous infligeai, sans respect pour le saint jour du repos, répondez à mon adieu par ces mots: au revoir! et ma récompense sera entière.

L. PLACIDE CANONGE.

THEATRE DE L'OPERA.

La Estudiantina.

LA GRANDE DUCHESSE DE GEROLSTEIN.

La représentation de ce soir a un programme exceptionnellement riche; jugez-en: Un Concert où les Etudiants Espagnols exécuteront neuf morceaux, sans compter les bis que vous entendez d'ici;

La première partie du Concert aura lieu après le 1er acte de *La Grande Duchesse de Gérolstein*.

A la suite des deux derniers actes M. Puget chantera la chansonnette *La Garonne*, et le général Boum, M. Mussy quittera le panache pour prendre l'habit noir et réciter le fin monologue *La Mouche*.

La soirée se terminera par la seconde partie du Concert. Pour les détails voir l'annonce.

Vu la longueur du spectacle on commencera à sept heures et demie.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—M. C. B. Bishop, dont le nom seul est une puissante attraction, nous est arrivé avec une troupe dont nous avons lu de sérieux éloges. Elle débutera ce soir dans une pièce écrite par M. C. B. Bishop lui-même, *Widow Bedott*, comédie en 3 actes.

Charité bien ordonnée commence par soi-même. On n'en peut donc douter, M. Bishop s'est taillé là un rôle où son talent se développe à l'aise. Disons cependant que la pièce elle-même, dans son ensemble, réussit partout.

THEATRE ST. CHARLES.—Aujourd'hui s'ouvre la seconde et dernière semaine de l'engagement de la troupe Stetson, qui s'est si bien posée ici. Il va sans dire que *Monte Cristo* reste sur l'affiche.

En effet c'est un crescendo de succès pour ce drame et ses interprètes dont nous avons eu l'occasion de parler plus d'une fois.

Vous y entendrez, entr'autres, un véritable artiste, M. James O'Neill qui a étudié, fouillé le rôle d'Edmond Dantès et en interprète plusieurs parties avec une véritable autorité.

GRAND OPERA HOUSE.—Ce soir première représentation de la comédie en 3 actes *The Squire* par M. A. W. Pinero. Cet ouvrage, après avoir obtenu une vogue considérable à Londres, a eu près de 100 représentations consécutives au Daly's Theatre, de New-York. Pour ces trois actes M. Frederic Clay a composé une véritable partition.

On connait la valeur de la troupe qui joue depuis une quinzaine au Grand Opera; sa réputation et celle de *The Squire* empliront la salle ce soir.

Ce soir, les **Etudiants Espagnols et la Grande Duchesse** à l'Opéra.

Les rapports du Bureau des statistiques des Etats-Unis deviennent, chaque année, plus intéressants, plus instructifs; ils font, pour le monde commercial et financier américain, l'office du *Livre Bleu*, en Angleterre. Ils lui sont même supérieurs à bien des points de vue. C'est dans ces rapports mensuels que le commerce et nos membres du Congrès vont chercher les renseignements dont ils ont besoin.

Voici des chiffres, assez peu connus, que nous extrayons de la dernière publication:

En 1883, il a été retenu, aux Etats-Unis, pour la consommation, 551,914,789 gallons de liqueurs fermentées, dont 550,494,652 gallons avaient été produits dans le pays. Il y a 10 ans, la consommation avait été de 299,580,716 gallons, et la production, de 297,627,807 gallons.

En 1883, il a été produit 74,013,308 gallons d'esprits de grains, dont 75,508,785 gallons ont été consommés.

En 1881 la production avait été de 117,728,150 gallons, et la consommation de 67,426,000 gallons.

En 1883, la production du whisky Bourbon a été de 8,662,245 gallons, contre 29,575,667 en 1882, et 23,632,615, en 1881.

Cette production du whisky Bourbon, l'an dernier, ne s'est élevée qu'à la moitié de sa consommation, pendant l'année.

En 1883, la récolte du tabac, aux Etats-Unis, s'est élevée à 513,077,558 livres, produit d'une culture de 671,522 acres, valant $43,189,951, ce qui fait une moyenne de 8,4 cents la livre. C'est la plus forte récolte depuis celle de 1877, qui avait été de 580,000,000 de livres.

La production du charbon a été, en 1882, de 87,467,614 tonnes, contre 32,863,690, en 1870.

Dans l'Alabama, cette production a été de 800,000 tonnes, contre 11,000 en 1870; dans le Tennessee, de 850,000 contre 133,418; dans le Kentucky, de 1,300,000, contre 150,582; dans la Virginie, de 100,000, contre 61,803; dans l'Indiana, de 2,000,090, contre 437,870; dans l'Illinois, de 9,000,000, contre 2,624,163.

La valeur totale de la récolte des grains a été, en 1883, de $1,468,693,393, ou de 2,699,394,406 boisseaux. Il y a eu, depuis 1867, une augmentation de cent pour cent dans la production.

Pour souliers fins ou ordinaires—allez à l'Etoile Rouge.

Nous lisons, dans le *Times*, de Londres, l'entrefilet suivant sur l'incident Lasker:

Enfin, Bismarck a trouvé une occasion de manifester son aversion pour le pays qui lui enlève, tous les ans, des milliers de conscrits.

Le Congrès a, peut-être, mal fait de lui envoyer la résolution qu'il venait de voter en l'honneur de Lasker, mais Bismarck a commis une véritable insulte, en la lui renvoyant. En admettant que Bismarck ait eu raison de rejeter, d'une façon outrageante, l'éloge de Lasker, ses organes ont eu tort d'injurier le ministre Sargent. Ce dernier ne faisait qu'obéir à son gouvernement, et ce n'est pas une raison pour le signaler à l'animadversion de la nation, au mépris du peuple allemand.

On dit que M. Sargent n'aime pas les cérémonies d'une cour, où l'on tient d'une façon exagérée à l'étiquette; mais le moment est bien mal choisi, pour le forcer à demander sa démission. Dans de pareilles circonstances, son départ ou son rappel ne pourrait qu'envenimer les relations, déjà si tendues, entre deux pays qui devraient vivre en cordiale et étroite amitié.

Il a été produit, aux Etat-Unis, en 1883, 70,645,896 boites de tomates. Bien que l'année ait été très peu favorable, le commerce des tomates a eu plus d'importance que jamais.

La production du cuivre, en 1883, aux Etats-Unis, a été de 115,000,000 de livres, contre 91,000,000 de livres, en 1882; mais la valeur, dans cette dernière année, en avait été de $17,000,000 contre 16,000,000 seulement, en 1883.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 1er mars 1884. Thermomètre de O. DUHAMEL, Opticien.

	Fahrenheit	Centigrade
6 heures du matin	42	6
Midi	64	18
3 P. M.	67	20
6 P. M.	64	18

Samedi, 1er mars 1884, 2 p.m. Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes:

Atlanta	40	Louisville, Ky	35
Augusta, Ga	54	Memphis, Tenn	44
Corsicana, Tex	—	Mobile, Ala	39
Cairo, Ill	35	Montgomery, Ala	55
Chattanooga, Tenn	39	Nashville, Tenn	40
Cincinnati, O	32	New Orleans, La	61
Davenport, Iowa	22	Omaha, Neb	16
Dubuque, Iowa	22	Pittsburgh, Pa	25
Galveston, Texas	63	Savannah, Ga	53
Indianola	64	Shreveport, La	57
Keokuk, Iowa	23	St-Louis, Mo	26
Key West, Fla	63	St-Paul, Minn	18
La Crosse, Wis	15	Vicksburg, Miss	58
Leavenworth, Kan	23	Yankton, D. T.	17

Hauteur des eaux au-dessus de l'étiage (eaux les plus basses).

Augusta	8 00	Nashville, Tenn	15 03
Cairo, Ill	49.04	New Orleans*	1.05
Cincinnati, O	24.04	Omaha, Neb	—
Davenport, I	—	Pittsburgh, Pa*	5.00
Keokuk, Iowa	—	Shreveport, La	31.11
La Crosse, Wis	—	St-Louis, Mo	11.06
Leavenworth, K	5.07	St-Paul, Minn	—
Louisville, Ky	10.00	Vicksburg, Miss	45.00
Memphis, Tenn	35.01	Yankton	—

(*Au-dessous du niveau des hautes eaux de 1883 / 1874)

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

John Hergkender à Mme Veuve Barbara Peolipitz.
John Wm Gould à Mlle Katie McCord.
Théodore S Schuber à Mlle Catherine Hyland.
Nicholas Ferguson à Mme Veuve Mary Wallace.
Benjamin Edwards à Mlle Hattie B Schmidt.
Levy C Pollock à Mme Veuve Octavia Plough.

Naissances.

Mme Dr J A Cantrelle, un garçon, 10 fév.
Mme Antoine Sedio, une fille, 29 fév.
Mme Richard P Cowan, un garçon, 6 jan.
Mme Auguste Bose, un garçon, 5 fév.
Mme G Palmisano, une fille, 5 fév.
Mme C H Stagest, un garçon, 10 jan.
Mme Henry Vasterling, une fille, 4 fév.
Mme Raphael Ello, un garçon, 15 jan.
Mme Andrew Hoff, une fille, 11 fév.
Mme Richard Holloway, une fille, 18 jan.
Mme Bartholomeo Viglia, une fille, 22 fév.
Mme Henry Hoehn, une fille, 25 fév.
Mme D E Skinner, un garçon, 17 fév.
Mme Dr John T Dale, un garçon, 29 déc.
Mme Francis X Bernard, une fille, 29 déc.

Décès.

Kate Harris, 40 ans, 10 Constance.
Lucy Rucker, 70 ans, coin Julie et Frent.
Amelia Lewis, 26 ans, 322 Poydras.
Mme Amelia Isaacs, 29 ans, Hôpital des varioles.
Armantine Nelson, 12 ans, Rempart et Toulouse.
Mme Mary Fallon, 50 ans, 193 Avenue Washington.
Alexandre Apffel, 50 ans, 366 Chartres.
Bridget Austin, 100 ans, 219 St Philippe.
Bastile Bramme, 70 ans, Asile de la Sainte Famille.
Lucrecy McEntyre, 104 ans, 91 Bolivar.
John E Flood, 27 ans, Laurel, près Robert.
Antonio Valdez 10 ans, 405 Ste Anne.
Martha E Fortuné, 6 mois, 114 Ste Anne.
Lizzie Mauschaud, 19 ans, 266 St Mary.
Saint C Deep nasse, 5 ans, 253 Trême.

Cour Criminelle de district—A la section A, (juge Roman)—Robert O'Donnell accusé de vol, s'est déclaré innocent.

Le magistrat a repoussé la demande de nouvelle audition de cause faite au nom de Joseph Hyland, convaincu de blessures.

Cour du recorder Ford.—Charles Graham accusé d'attaque et de blessures dans une intention de commettre un meurtre a été requis de donner un cautionnement de $10,000 en attendant l'interrogatoire.

J. Richardson ou John Ryan, prévenu de vol, a été incarcéré en attendant l'instruction préliminaire.

Vickey Williams a été condamné à $20 d'amende ou trente jours de geôle de police, parce qu'il n'a aucun moyen d'existence.

Cour du recorder Davey.—John Baptiste, accusé de voies de fait, a été incarcéré en attendant l'interrogatoire. Il n'a pas pu donner un cautionnement de $500. Sur le chef de filouterie, le recorder l'a condamné à $5 d'amende ou à dix jours de geôle de police.

James Richardson ou J. Ryan, prévenu de port d'armes cachées, a été envoyé à la cour criminelle de district. Cautionnement de $250.

JUGEMENT DE P. A. RENAUD, ACCUSÉ DE L'HOMICIDE DE WM MCCAFFREY, BLESSÉ LE 25 DÉCEMBRE DERNIER, AU NO 4 DE LA RUE ROYALE.

A LA SECTION B. (JUGE BAKER) DE LA COUR CRIMINELLE DE DISTRICT.

SECONDE SÉANCE.

IL EST ACQUITTÉ.

Le jugement de P. A. Renaud a été repris hier matin.

A l'ouverture de la cour le ministère annonça qu'il était prêt à contredire les dépositions des témoins de la défense, mais qu'un des siens, un témoin important était malade et ne pouvait pas venir en cour.

Après consultation, il a été décidé que le juge, les avocats et les jurés se transporteraient à la résidence du témoin, M. Frank Pfister, No. 585 de la rue des Magasins, afin d'entendre sa déposition. La voici:

Je suis barkeeper (garçon de buvette) en chef au salon de bière de Baltz. J'étais de service la veille de Noël, de neuf heures du matin à minuit. Je n'ai vu personne s'armer dans le café. Je connaissais McCraffrey et ne me souviens pas de l'avoir vu au café, ce jour là.

JOHN PACKETT.—Je demeure au No. 177 de la rue Tchoupitoulas. Je suis barbier. Je connaissais McCaffrey. Je l'ai vu mort chez M. McMahon, (entrepreneur de pompes funèbres) où je l'ai rasé. Il ne s'était pas fait raser depuis trois ou quatre jours.

JAMES MARMEY.—Je demeure au No 119 de la rue Chippewa. J'ai vu McCaffrey à l'hôpital; il était mort. Il n'avait pas été rasé depuis deux ou trois jours. J'étais avec lui la veille de sa mort et je suis sûr qu'il ne s'est pas fait raser ce jour-là.

JAMES SMITH.—Je travaille dans le coton. Je connaissais McCaffrey. Je l'ai vu mort à l'hôpital. Il n'avait pas été rasé depuis deux jours.

SCOTT EGAN.—Je connaissais McCaffrey depuis son enfance. Lorsqu'il a été tué j'étais à l'"Acme," en face du No. 4. J'ai entendu un sifflet d'officier de police; je suis sorti du café et j'ai vu amener McCaffrey. Je n'ai pas vu de revolver.

DOOLEY KEEGAN—J'étais à "l'Acme", à une heure du matin, le jour de Noël. J'ai entendu une détonation et vu un homme étendu sur les escaliers. La porte était ouverte à moitié. Il y avait cinq hommes sur le seuil de la porte.

L'OFFICIER MCCAFFREY.—J'étais à une heure du matin, à l'encoignure des rues Canal et St. Charles, lorsque j'ai entendu un sifflet; j'ai couru au No. 4, où j'ai vu McCaffrey étendu, mais je n'ai pas vu de pistolet.

JOSEPH KAISER a été appelé, mais il n'a pas répondu à l'appel.

La poursuite a annoncé qu'elle n'avait plus de témoins à faire entendre.

—Témoins de la défense.—

WM. VOLGT.—Je suis barbier; je travaille chez M. Smith, dans la rue de la Commune.

J'ai la première chaise. Je connaissais Wm McCaffrey. C'est le 24 décembre que je l'ai vu la dernière fois. Je l'ai rasé ce jour-là entre dix et onze heures. Il a été tué le soir du jour où je l'ai rasé.

Après la déposition de ce témoin la défense a offert à la poursuite de soumettre l'affaire au juri sans plaidoiries, mais l'avocat de district s'y est opposé.

Les plaidoiries ont alors commencé; elles ne se sont terminées qu'à huit heures et demie.

A neuf heures le juri s'est retiré pour délibérer. Trois quarts d'heures plus tard, il est descendu et a prononcé l'acquittement.

Paragraphes.—Mlle Lizzie Manse hund, demeurant chez Mme Wilds, dans la rue Ste. Marie, entre Colisée et Chestnut, faisait cuire quelque chose sur un fourneau, dans la cour. Sa robe s'est enflammée, mais avant qu'on ait pu lui porter secours elle a été grièvement brulée. Malgré les soins du Dr. Veazie, elle a succombée à ses brûlures.

—Tandis que Joseph Léonarts examinait un revolver dans le magasin de chaussures de M. Garis, rue Dauphine, près St. Ferdinand, l'arme est partie entre ses mains; la balle a traversé une armoire chez M. Schuidler, qui demeure en face. Personne n'a été blessé.

—John Ouiller et Wm Rousseau se sont battus à l'épicerie du coin des rues Magnolia et Terpsichore. Le premier s'est armé d'une hachette et en a asséné deux coups à Rousseau sur la tête. La blessure est douloureuse, mais n'a aucune gravité.

—Un feu a été éteint, hier, à midi et demi, sur le toit d'une maison basse, en bois, au coin des rues Dèlery et Dauphine.

—James Dexon a donné un soufflet à Kate Finnegan, l'a renversée contre un poteau et blessée légèrement à la tête.

—Amélie Blacker, âgée de quinze ans, passait devant la boutique de M. John Blackadders, No. 306 de la rue Tchoupitoulas; le vent a renversé une porte, qui est tombé sur elle et l'a grièvement blessée. On l'a transportée chez elle.

—Fred Brooker a informé la police qu'on lui a volé soixante-dix piastres, dans une maison de prostitution [No 71] de la rue Bourgogne.

Voyez la botte **Fauche** à l'Etoile Rouge.

D'après les chiffres statistiques, la production du coton s'est élevée, aux Etats-Unis, en 1883, à 3,405,070,410 livres, dont 4,801,945 ont été exportées, et 1,117,838,363 livres ont été retenues pour la consommation intérieure—soit 32,79 pour cent de consommation et 67,21 pour cent d'exportation.

L'Exposition du Sud, de Louisville, a été le plus puissant instrument que l'on ait jamais employé pour la publicité à donner aux ressources du pays. A partir de janvier jusqu'au 1er août, il a été lancé dans le monde plus d'un million de publications montrant la grandeur de l'entreprise, invitant toutes les populations du globe à venir visiter cette ville, et y étudier les mœurs des habitants et les ressources du pays, concentrées dans l'Exposition. A partir du 1er août, pendant 100 jours, des centaines de milliers de personnes ont afflué, de tous les coins du globe, à Louisville; elles ont fréquenté, parcouru dans tous les sens, l'édifice de l'Exposition; elles ont pu juger du génie industriel de nos populations, estimer à leur valeur les richesses naturelles et manufacturières du pays.

Le succès a été tel, et le Kentucky y a tellement gagné, qu'il a été résolu de renouveler l'essai, de faire une seconde exposition du Sud, en 1884, et déjà les trois quarts des capitaux requis pour la mener à bien, ont été souscrits.

Souliers de tous les genres et à tous les prix, à l'Etoile Rouge.

On a reçu, dernièrement, aux Etats-Unis, la première tonne d'étain que nous ait envoyée le Mexique. Le métal est, dit-on, brillant, clair et solide; il vient de Durango. Le minerai, donne 75 pour cent de métal.

C'est M. H. Freeman, ingénieur australien, qui, depuis un an, explore la région située entre Chihuahua et le Sud-ouest de Durango. Il y a trouvé d'excellents gisements et il a procuré aux négociants et aux capitalistes de St Louis une mine considérable qui contient d'énormes quantités de minerai. La fameuse montagne de fer de Durango est dans la partie nord du District. Des intérêts américains y sont déjà engagés.

Frotte-toi les yeux, bon peuple, dit le *Journal*, d'Indianapolis, Indiana, pour voir si tu es bien éveillé, si tu vis réellement au dix-neuvième siècle. Peut-on imaginer, à notre époque, un combat de *boucs*, entre hommes? Peut-on croire que deux êtres humains peuvent s'aligner, dans un champ clos, s'attaquer à coups de tête, jusqu'à ce que l'une des deux soit brisée? Et cela pour une bourse de $100! Voilà pourtant le spectacle auquel a assisté, récemment, la ville de Wilkesbarre, en pleine Pennsylvanie!

Et le *Courier Journal*, de Louisville, Ky, en citant ce fait atroce, s'écrie: "Dire pourtant que cela ne se passe pas dans le Sud maudit, dans le Sud perverti, suivant certains bons apôtres du Nord; mais dans la sainte, dans la pure des pures Pennsylvanie!"

Pour remplir une liste de chaussures, c'est à l'Etoile Rouge qu'il faut aller.

Une Convention nationale des éleveurs de bétail de l'Ouest et du Sud des Etats-Unis doit avoir lieu, bientôt. Tous les éleveurs de l'Union y sont invités. Les intérêts de l'élevage sont devenus si énormes en Amérique, ils soulèvent tant de graves questions, que l'on compte sur une grande et solennelle réunion, et que les discussions auront probablement des résultats importants. On considère, généralement, St-Louis comme étant le centre naturel où doit se réunir cette Convention. Le projet a reçu l'approbation à peu près unanime des nombreuses populations qui s'occupent de l'élevage.

La maison Hunter et Evans, bien connue dans le commerce de bestiaux, a adressé des circulaires aux éleveurs du Sud, du Sud-ouest et du Nord-ouest, en vue de faire de St-Louis le siège de l'assemblée.

Plus de 1,500,000 livres de beurre ont été expédiées de Manchester, Iowa, en 1883.

La meilleure manière de conserver les pommes, l'hiver, c'est de les empaqueter dans de la paille propre, bien sèche, et hâchée. Il faut surtout avoir soin qu'elles ne se touchent pas.

La valeur de l'élevage dans le Montana, Etats-Unis, est portée à $14,500,000.

L'Etoile Rouge, la maison pouvant satisfaire tout le monde.

Le montant total des exportations de Baltimore à l'étranger, dans l'année qui vient de finir, a été de $50,222,928 contre $42,219,108, en 1882. Il y a un gain de plus de $7,000,000, dû, principalement, à l'augmentation dans les expéditions de grains, de provisions, de coton, etc.

Voici un chien qui a tout l'air d'être un vrai canard:

Les journaux américains abondent en anecdotes humoristiques sur l'emploi du téléphone. Dernièrement, cet appareil permettait à un médecin de donner une consultation à plusieurs milles de distance et le praticien reconnaissait que son malade avait le croup en le faisant tousser près de l'embouchure d'un microphone.

Mais voici une aventure encore plus surprenante. Un chien, répondant au nom de Jack, avait été égaré. Un ami du propriétaire de ce chien rencontre l'animal dans la rue et croit le reconnaitre. Il l'amène dans un bureau de téléphone: "Avez-vous perdu votre chien?", dit-il par téléphone à son ami.—"Oui, je l'ai perdu; où est il?"—"Je crois l'avoir retrouvé. Appelez-le par téléphone."—"Jack! Jack!.... ici."—A ces mots, le chien, dont l'oreille avait été placée près du récepteur, reconnait la voix qui l'appelle et y répond par de joyeux aboiements, tout en léchant éperdûment l'appareil, d'où il s'attend à voir sortir son maître.... Quelques minutes après, celui-ci arriva et put compléter la reconnaissance.

Un habile escroc.

C'est encore l'Angleterre qui vient de l'envoyer à Paris. Il y a quelques jours, descendait, dans un des plus grands hôtels de la rue de Rivoli, un gentleman en élégant costume de voyage et sentant son grand seigneur d'une lieue. Il se fit donner l'un des plus beaux appartements de l'hôtel.

Cet étranger de distinction n'avait comme bagage qu'un de ces sacs de voyage en cuir de Russie dans lesquels sont renfermés quelque peu de linge et le nécessaire de toilette.

Deux heures après son arrivée, le voyageur, qui s'était fait inscrire sous le nom de William Stood, venant d'Angleterre, demandait l'adresse d'un changeur. On lui indiqua celui de l'hôtel. Il descendit dans les bureaux et exhiba une lettre d'une maison de banque de Londres, l'accréditant auprès de plusieurs banquiers des principales capitales de l'Europe.

A ces lettres de crédit étaient jointes des *circular notes*, sortes de chèques portant, comme les lettres de crédit, la signature du titulaire, et les noms et adresses des banquiers correspondants de ladite maison.

Le changeur, après s'être assuré que les titres étaient bien en règle, opéra le change de deux *circular notes*, soit 3000 francs.

Le gentleman glissa méthodiquement dans un superbe portefeuille les billets de banque qui venaient de lui être comptés, et partit avec le flegme qui est le propre du caractère des habitants d'outre-Manche.

Le lendemain, on constatait la disparition du voyageur de l'hôtel. Le changeur, soupçonnant, mais trop tard, qu'il avait pu être dupe d'une habile escroc, écrivait à la maison de Londres pour avoir des renseignements sur le signataire des *circular notes*.

La réponse plongea l'infortuné changeur dans la désolation: William Stool était complètement inconnu.

Il ne restait plus à la victime qu'une fiche de consolation: prévenir la police. C'est ce qu'elle fit. L'enquête a fait connaitre que l'adroit filou avait également passé chez différents banquiers d'autres *circular notes*.

DEPECHES Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

Le prince Krapotkine.

Paris, 1er mars—Le prince Krapotkine a été transféré de la prison Clairvaux en la ville même, qui lui est assignée comme prison.

M. Rane radical, met tout en œuvre pour obtenir le pardon du prince.

Bataille désespérée entre les troupes du gén. Graham et les rebelles.

Ceux-ci mis en déroute avec de grandes pertes.

Londres, 1er mars.—Des dépêches non officielles reçues de Trinkitat rapportent qu'une bataille a été livrée et a duré toute la journée d'hier. Les rebelles se sont battus avec rage et un grand nombre d'eux a été tué.

Les Anglais ont combattu dans un carré oblong et ont mis les rebelles en déroute sur tous les points.

Des dépêches spéciales au journal Daily Telegraph confirment la nouvelle que les Anglais ont remporté une victoire signalée dans la bataille qui s'est livrée hier.

Comment la bataille a été livrée—Première victoire sur les rebelles.

Trinkitat, 1er mars—Jeudi soir l'expédition du général Graham a campé près du Fort Baker. Toutes les troupes avaient été réunies avant le coucher du soleil, à l'exception du 65me régiment, qui est arrivé à 8 heures.

Vendredi matin, après le déjeuner, les troupes au nombre de 400 hommes ont formé un carré oblong.

Gordon Hight prenait l'avant-garde avec deux canons Gatlin et un Gardiner du côté droit et un Gardiner et un Gatlin du côté gauche.

Le 89me régiment formait le côté droit du carré et le Black Watch Regiment l'arrière garde.

Les Hussards agissaient comme éclaireurs s'avançant en demi-cercle.

Les troupes s'avançaient sur le chemin du Fort Baker sur des tertres de sable pendant au moins un mille, lorsque les rebelles ont ouvert le feu avec des carabines Remington, mais à une distance si grande que les balles ne portaient pas. Les rebelles en force occupaient un terrain élevé en avant et sur les flancs de l'armée anglaise.

Ceux-ci ont retraité lentement à mesure que les Anglais avançaient, se tenant à environ 1200 yardes du corps principal des forces anglaises; la cavalerie suivait en couvrant l'arrière-garde sur la gauche, formée sur trois lignes, à une distance de 900 yardes de l'armée principale.

A 9:20 un coup de canon a été tiré du fort de Trinkitat, mais les bombes ont éclaté à un mille en deçà de l'ennemi.

La cavalerie et l'infanterie se sont avancées sur la gauche presque à toucher les rebelles qui continuaient à mouvoir obstinément comme s'ils n'étaient pas disposés à se battre. L'infanterie continuait à avancer sans relâche.

Deux ou trois fois on a fait une halte afin de permettre aux marins et aux artilleurs, qui traînaient les canons, de se reposer.

Le chemin du côté du fort était couvert de centaines de cadavres des fugitifs de Baker Pacha, qui empestaient l'atmosphère et autour desquels voltigeait un essaim d'oiseaux de proie.

Après avoir avancé une distance de trois milles, on aperçut les rebelles; les pièces furent montées et les bannières déployées.

Le feu des rebelles à ce moment avait presque entièrement cessé, excepté sur l'extrême droite et gauche. Les Anglais marchaient comme en un jour de parade; les cornemuses jouaient et les montagnards étaient tout joyeux.

Ils s'avancèrent jusqu'à environ 800 yardes de la position des rebelles où était situé un vieux moulin à sucre, entouré de plusieurs huttes et d'un fort surmonté de deux canons.

Ici on fit une halte et les éclaireurs rejoignirent la cavalerie.

Ni les anglais ni les rebelles ne semblaient disposés à ouvrir le feu. Finalement, voyant les anglais se mettre en marche, les rebelles commencèrent la bataille en envoyant une bombe d'un canon Krupp, qui ne fit aucun mal; les autres bombes éclatèrent près des anglais et plusieurs de ceux-ci furent blessés.

Les rebelles maintenaient une forte fusillade avec de petites armes.

Les Anglais avançaient toujours en carré, sans riposter au feu des rebelles jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le côté nord des retranchements de ceux-ci.

A ce moment un morceau de bombe blessa Baker Pacha, ainsi qu'une vingtaine d'hommes.

Alors les Anglais ouvrirent le feu et les rebelles commencèrent à faiblir.

L'ordre fut donné d'avancer et les Anglais s'élancèrent du côté des retranchements des rebelles.

Les rebelles n'étaient pas bien disciplinés mais maintenaient en désespérée leur position.

Ils se sont élancés sur les lignes anglaises avec des lances, mais un grand nombre d'entr'eux tombaient morts sous les balles anglaises.

Après avoir balayé le chemin devant eux, les Anglais attaquèrent le Fort Burnaby et l'emportèrent après un combat désespéré. A une heure les rebelles retraitèrent en confusion, laissant des canons et des carabines sur le champ de bataille.

Ils s'avancèrent jusqu'au puits de Teb où les rebelles firent une dernière résistance. Après un combat de quatre heures les anglais s'emparèrent du camp des rebelles. Ceux-ci ont disputé chaque pouce de terrain puis ont retraité. Le général Graham a décidé de passer la nuit au puits de Teb. Il marchera sur Tokar aujourd'hui.

Les Anglais et les Rebelles.

Pertes des Rebelles.

Londres Mars 1.—D'autres avis reçus de Trinkitat disant que les Anglais ont rencontré les rebelles avec des canons au vieux fort, à trois milles du fort Baker.

Un feu a été ouvert des deux côtés et a duré longtemps. Les rebelles ont été finalement repoussés, après avoir eu 1000 de leurs hommes tués.

La perte des Anglais a été de 10 tués et 40 blessés.

Attaque sur un fort par les troupes Anglaises.

Londres, 1 mars—Les Anglais ont attaqué un fort des rebelles. Le colonel Burnaby est monté le premier à l'assaut, déchargeant un fusil à deux coups sur l'ennemi.

Autour des fortifications, les rebelles se sont battus avec une indomptable énergie, et une affreuse mêlée de baïonnettes et de lances a eu lieu.

Finalement les Anglais se sont emparés du fort et ont pris deux canons Krupp qu'ils ont alors dirigés contre les rebelles; mais ceux-ci défendaient chaque pouce de terrain et se faisaient tuer avec un grand courage.

Les troupes anglaises ont aussi délogé deux cents rebelles d'un vieux moulin, mais non sans une courageuse résistance de la part de ceux-ci.

A 10 heures, après un combat acharné d'une heure, les rebelles ont faibli et ont retraité à droite; les canons Gatlin et les carabines Martins avaient fait de grands ravages.

Les montagnards ont enlevé aussi d'assaut d'autres retranchements de l'ennemi et pris trois canons.

Les rebelles ont déployé beaucoup de courage. Trois de leurs cavaliers ont résolument maintenu leur terrain contre le choc de deux charges de cavalerie. A la troisième charge, ils ont été taillés en pièces, mais pas avant d'avoir tué plusieurs soldats anglais et blessé le colonel Barrow avec leurs lances.

L'intention des anglais est de marcher samedi matin sur Tokar. On s'attend à une autre bataille. Le butin enlevé à Baker Pacha a été en grande partie repris.

Envoi de troupes—Le général Gordon.

Le Caire, 1 mars—Le gouvernement anglais a autorisé l'envoi de deux bataillons anglais à Assouan.

A Khartoum il y a moins de confiance dans la situation.

On craint que des tribus au-delà de Khartoum ne tournent en ridicule la proclamation quelque peu pompeuse du général Gordon.

Le colonel Stewart, secrétaire du général Gordon, est de retour à Khartoum de sa mission sur le Nil Blanc.

Il a passé partout sans être molesté, mais les indigènes se sont assemblés sur divers points de la rive du fleuve et ont pris une attitude menaçante.

Le Col. Stewart retournera sur le Nil Blanc avec 2000 Bashi Bazouks afin de tenir en respect les indigènes.

Perte des Anglais.

Londres, 1er mars—Le département de la guerre a reçu un télégramme portant que la perte des Anglais dans la bataille près de Trinkitat est de 24 tués et 142 blessés. Les Anglais ont pris quatre canons Krupp et deux obusiers.

EX VI TERMINI.....

Quelques législateurs envoient à M. de Bismarck une lettre de condoléance pour qu'il la lise à ses gouvernants. M. de Bismarck la renvoie, sans se soucier du fait qu'il y a à Berlin un représentant des Etats-Unis.

Les insultés, hommes graves, hommes illustres, admirent, et disent: c'est bien fait.

C'est la réponse du matamore de Cyrano dans *le Pédant joué*, quand son rival La Tremblaye le jette à terre d'un coup de pied: Aussi bien me voulais-je coucher.

Au fait, la vanité d'un peuple en république serait chose aussi grotesque que l'était en un temps la dignité d'un manant. La raison en est qu'on n'est point vain sans raison.

Le pianiste Kalbrenner se vantait-il de son talent, c'est justice; se targuait-il de ce que ses ancêtres accompagnaient Barberousse aux Croisades, la Chronique de Francfort demandait: "au piano?"

Je pense que tout homme illustre sera vain, parcequ'il faut être vain pour être illustre; et que l'on peut juger de la valeur d'un grand homme par le degré de vanité qui est en lui.

En avez-vous fait l'expérience parmi les hommes de lettres? Je parle ici des illustres; les autres, acceptant volontiers cette vertu de modestie qui est une vertu imposée à ceux qui ont des vertus, par ceux qui n'en ont pas.

Les anciens qui savaient tout et qui ont tout dit, entendaient ces choses-là mieux que nous; et dans leurs chansons épiques, c'étaient les plus vaillants qui faisaient les plus longs discours.

"Vous autres, Créoles, êtes tous vaniteux."

J'aurais voulu que vous fussiez là. Ils étaient cinq ou six des littérateurs dont s'enorgueillit la Nouvelle-Angleterre civilisatrice, rassemblés par ce besoin d'admiration mutuelle, auquel on n'échappe guère plus qu'à la cigarette de Havane; l'un d'eux récitait un quatrain—superbe en vérité—dont il se rendait justice, qu'il répétait avec amour, et que j'approuvais du cœur et des lèvres. Lui approuvait la satire: "Vous autres......"

Il s'agissait du prix à décerner au concours de John Swinton. Un prix de $500. Je vous demande pardon de citer des chiffres, mais c'est la mesure actuelle de la gloire, et nous n'avons pas ici de grands Seigneurs pour accepter nos dédicaces, et pas de Souverain pour nous doter d'armoiries si nous en manquons. Or cinq cents dollars représentent une défaite de cinq mille volumes, en moyenne; et l'approbation de quinze mille lecteurs. Et M. Swinton est un critique implacable. En fin de compte, nous discutions savoir qui serait l'heureux lauréat.......

C'est John Dimitry.

"Vous autres Créoles êtes TOUS vaniteux!"

HENRI DU BOIS.

Savez vous par quel détail de toilette une femme peut paraître plus grande ou plus petite qu'elle n'est réellement?

Voici, d'après le concours du Musée des familles, le procédé, qui est simple. Toute femme qui portera une jupe rayée en travers, paraîtra plus grande, et elle semblera perdre de sa taille si cette même jupe est rayée en long. Pourquoi? On n'en sait rien, mais cela résulte d'une illusion d'optique qu'il est facile de démontrer.

Tracez très faiblement au crayon, sur une feuille de papier, deux carrés parfaits; puis, avec une règle, une plume et de l'encre, emplissez ces côtés de lignes parallèles rapprochées, horizontales pour l'un des carrés, verticales pour l'autre. Puis, éloignez un peu le papier, et vous constaterez que ces carrés parfaits vous sembleront un peu plus longs que larges dans le sens des parallèles.

On nous disait: "About sera mal assis à l'Académie."

"?"

"On lui a donné le fauteuil Sandeau."

Des quantités considérables d'alcool étaient introduites en fraude, à Paris, depuis le 1er janvier. Une lettre anonyme avait donné l'éveil à l'administration; une surveillance était exercée, mais inutilement. Le hasard s'est mêlé de la partie et, hier, les contrebandiers ont été pris dans les circonstances suivantes:

Une charrette, chargée de bûches bien nettement coupées et présentant l'aspect le plus naturel, allait passer la barrière de l'avenue de Clichy, lorsqu'un embarras de voitures vint entraver brusquement sa marche. L'instantanéité de l'arrêt fut tel, qu'un grand nombre de bûches tombèrent sur le pavé. Plusieurs d'entre elles s'ouvrirent et laissèrent échapper un liquide qui n'était autre que de l'alcool. Le charretier, interrogé par les commis, affirma ignorer la nature de son chargement. Il donna l'adresse de l'expéditeur contre lequel des poursuites vont être exercées.

UN SOMMEIL ETONNANT.

En admettant que Bique dormait, ainsi qu'il l'affirme, il faut croire, alors, que ce garçon a le sommeil agité comme personne, et au rebours des gens à qui la fortune vient en dormant, il ne lui est venu que la mauvaise chance d'un renvoi en police correctionnelle.

Disons, d'ailleurs, qu'il s'est endormi à l'audience, et qu'on doit le réveiller à l'appel de sa cause.

Il est prévenu d'ivresse manifeste et (l'un n'allant pas sans l'autre) d'outrages aux agents. Il pratique l'état de tailleur quelquefois, et l'état d'ivresse le plus souvent.

M. le président—Vous avez déjà été condamné pour détournement d'un paletot qui vous avait été remis à titre de mandat...

Le prévenu—Pardon, à titre de tailleur [rires] pour le raccommoder.

M. le président—Et vous l'avez donné en payement?

Le prévenu—C'est venu de ce que je l'avais sur moi; alors, m'étant trouvé sans monnaie chez le marchand de vin, j'ai laissé le paletot, voulant le retirer le lendemain, et, comme je m'étais endormi, je n'y ai plus pensé.

M. le président—Enfin, nous n'avons pas à nous occuper de cette affaire.

Un agent—Nous avons été requis par un marchand de vin pour expulser de son établissement cet individu qui ne voulait pas s'en aller à minuit et demi.

Le prévenu—Je dormais.

L'agent—Il était debout, il ne dormait pas.

Le prévenu—Je dormais tout debout, même qu'il y a un proverbe là-dessus.

L'agent—Nous avons dû le faire sortir de force....

Le prévenu—Dormant, je pouvais pas y mettre du mien, naturellement.

L'Agent—Comme il nous traitait de vauriens, muffles, archivistes... [Rires.]

M. le président—Comment, archivistes?—[au prévenu.] Qu'entendez-vous par ce mot?

Le prévenu—Rien, je dormais; du reste, je ne sais pas ce que ça veut dire, j'ai pas appris le latin.

L'agent—Nous avons voulu le conduire au poste; il a fait résistance et s'est couché à terre.

Le prévenu—Pour dormir! Je me suis pas couché exprès; j'ai tombé de sommeil. Y a encore un proverbe là-dessus.

L'agent—Pour nous empêcher de le relever, il nous a lancé des coups de pied.

Le prévenu—En dormant! Je jure que je n'ai pas dit à MM. les agents ce qui me tiendrait dans l'œil; oh! mais ça, vous savez!.... devant Dieu et devant les hommes.

M. le président—Comment pouvez-vous affirmer cela, puisque vous dormiez, dites-vous?

Le prévenu—Oui, mais moi, voyez-vous, des fois, je dors en gendarme.

Le tribunal a condamné Bique à six jours de prison pour le délit et cinq francs d'amende pour l'ivresse.

Un comble qui commence à présenter de la vraisemblance depuis les récentes sévérités de M. Camescasse contre les cercles et les maisons de jeu, c'est le comble du scrupule pour un directeur de cercle:

—Demander la séparation d'avec sa femme, sous prétexte qu'elle a un profil grec!

Dans les cercles de Paris, la partie commence vers cinq heures du soir.

Un cocher, en station devant un club, voyant un habitué qui en sort, à cinq heures un quart.

—Ah! en voilà un qui est nettoyé de bonne heure!

Dans un magasin:

Je ne trouve pas ces cravates de couleur distinguées.

Le commis (piqué)—Par exemple! Je n'en porte jamais d'autres!

L'esprit de nos pères:

On causait, à Marly, de Frédéric II, qui venait de nous battre à Rosbach.

Louis XV demanda au marquis d'Argens:

—Que feriez-vous si vous étiez le roi de Prusse?

—Ma foi, sire, je vendrais mon royaume pour acheter, en France, une terre où je viendrais vivre en paix.

Un mot très dur.... pour les Revues, dit par M. Pailleron:

—A quoi reconnait-on qu'un article est sérieux?

—A ce qu'il n'est pas coupé.

ROYAL

BAKING POWDER

Absolutely Pure.

L'effet de cette POUDRE est infaillible. C'est une merveille de pureté, de force et d'innocuité. Son emploi est bien plus économique que celui des poudres ordinaires, et elle échappe elle-même à toute comparaison avec la multitude des autres préparations communes, sans valeur, incomplète sous le rapport du poids, chargées d'alun et de phosphates.

Vendues seulement en cans. ROYAL BAKING POWDER CO., 106 Wall Street, New York.
En gros par SMITH BROS & CO., SCHMIDT & ZIEGLER.
21 oct—1 an

Une dame du monde a écrit au baron de Calinaux pour lui demander un autographe. Le baron de Calinaux lui a immédiatement répondu:

Madame,

Pour couper court aux demandes de ce genre dont j'étais continuellement obsédé, je me suis engagé par serment, depuis hier, à ne plus donner d'autographe à personne.

Veuillez croire à tous mes regrets et agréer, etc., etc.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

DIMANCHE 2 MARS 1884.

Bas du fleuve....LURA. à 8 A M

LUNDI 3 MARS 1884.

Bayou Sara....E. J. GAY. à 5 P M
S S Streck, capitaine J F Muse, commis

Bayou Sara....CLINTON, à 5 P M
J J Brown, capitaine, Théo Jobin, commis

Bayou Lafourche....FANCHON. à 5 P M
Max Blanchard, capt; T K Voorhees commis

Lafourche....ASSUMPTION à 5 P M
P A Chaillet, capt, Frank Bergeron, commis

Quarantaine....ALVIN, à 11 A M
W J Scovell, capitaine, Frank Scovell, commis

Boras....DAISY. à 11 A M
Oliver Canton, capitaine

Bas du fleuve....LURA. à 8 A M

MARDI 4 MARS 1884.

Vicksburg....ED. RICHARDSON. à 5 P M

Donaldsonville BELLE OF THE COAST, à 12 M
J F Aucoin, capitaine; Edw Nicolle, commis

Hampton Point..MABEL COMEAUX, à 12 M
E J Comeaux, capitaine; P H Bertram, commis

Port Eads....NEPTUNE, à 9 A M

Bas du fleuve....LURA. à 8 A M

Presque tous les bateaux en partance, hier, avaient de fort beaux chargements.—Le "Silverthorn" sera vendu à l'enchère publique à la douane de cette ville, mardi, 1er avril, par le marshal des Etats-Unis.

N'oubliez pas, aujourd'hui, l'excursion du "Mabel Comeaux." Voir l'annonce.

BULLETIN MARITIME.

SAMEDI, 1 MARS 1884.

EXPEDIES EN DOUANE.

Steamship (angl) Dora Tally, Logan, Adahuna, Danemarque
Barque (amér) Ephraim Williams, Tillotson, Malaga
Navire (autr) Armida Cosulich, Revel
Barque (autr) Emilia T. Kodonicich, Revel
Steamship New York, Quick, New York
Steamship Jeanie, Webster, Avonmouth via Sharpness
Barque (ital) America Ferrari Cronstadt
Barque (esp) Voladora, Font, Barcelone
Barque (russe) Onni, Dahlberg, Cronstadt
Steamship Kate Carroll, Cooksey, Bonacca

ARRIVES.

Steamship (mex) Tobasco, Porta Mexicaine
Barque (ital) Maria Adelaide, Naccari, Messine
Goëlette (amér) Yosemite, Russell, Livingston
(Arrivée au Nouveau Bassin.)
Goëlette Cecelia, ——, de Springfield

BATEAUX A VAPEUR.

Corona, Libano, du Bayou Sara
Era No 10, Pulley, de Eason's Ferry
Phil E Chappel, Blanchard, de Laurel Valley
Laura Lee, Koone, de Shreveport

EXPORTATIONS.

AARHUUS—par steamship Dora Tally.. 64 275 40/56 boisseaux mais en grenier, 7330 sacs grains 15 648 32/56 boisseaux mais en sacs. 500 mats

MALAGA—par barquentine Ephraim Williams..57 755 merrains

REVEL—par navire Armida..4302 balles coton, 8 paquets échantillons de coton

REVEL—par barque Emilia T...2260 balles coton

NEW YORK—par steamship New-York.. 760 balles coton 605 barils mélasse, et divers

AVONMOUTH VIA SHARPNESS—par steamship Jeanie.. 12,430 sacs tourteaux graine coton. Avonmouth.. 8417 sacs tourteaux graine coton

CRONSTADT—par barque America..2234 balles coton.

BARCELONE—barque Voladora ..700 balles coton, 60,000 merrains

CRONSTADT—par barque Onni..2777 balles coton, et divers

IMPORTATIONS.

MESSINE—par barque Maria Adelaide.. 6108 caisses oranges. 1692 caisses citrons

BLUEFIELDS & PORT LIMON—par steamship Herad à 1400 régimes bananes, 105 sacs cocos, 3 caisses gomme, 162 balles gomme, 36 colis gomme, 4 balles peaux 1 caisse espèces. C A Fish & co—1082 sacs café. J L Phipps & co—1 caisse espèces. B H Flashpoller

LIVINGSTON par goëlette Yosemite..212 logs acajou. G L'Hote & co

VERA CRUZ—par steamship Whitney..404 sacs café, Smith Bros & co - 1134 colis café, E J Forstall & sons—73 sacs café, Schmidt & Ziegler—22 balles jalap, Morgans Line

Arrivages de Produits.

BAYOU SARA—par steamer Corona.. 29 balles coton, 15 boucauts sucre, 84 barils sucre, 51 barils mélasse

EASON'S FERRY—par steamer Era No 10.. 313 balles coton, 2083 sacs graines coton

LAUREL VALLEY—par steamer PE Chappel..78 boucauts sucre, 210 barils mélasse, 13 sacs riz brut

SHREVEPORT—par steamer Laura Lee.. 2138 balles coton, 32 sacs graines coton

SPRINGFIELD — par goëlette Cecelia .. 4 balles coton

Par les chemins de fer

MORGAN'S LOUISIANA & TEXAS RAILROAD & STEAMSHIP COMPANY.........41 boucauts sucre, 196 barils mélasse. 52 sacs riz brut, 1 wagon graine coton

—Train No 2—25 balles coton, 90 barils sucre 4 wagons graine coton. 2 wagons riz brut

ILLINOIS CENTRAL RAILROAD....1421 balles coton, 3 wagons farine graine coton

LOUISVILLE & NASHVILLE RAILROAD ..1292 balles coton

Compagnies d'Assurances
LIVERPOOL
and LONDON
and GLOBE

Bureaux, coin des rues Gravier et Carondelet.

DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS
J. F. SCHRODER, président.
NEWTON BUCKNER, PERRY NUGENT
RODOLPH WOESTE.

Cette Compagnie a été fondée en 1836; a établi une succursale aux Etats-Unis en 1851, et est maintenant la plus grande Compagnie d'Assurances contre l'incendie du monde.

L'exposé de la succursale aux Etats-Unis, le 30 juin 1882, est comme suit:

Actif	$4 407,800 20
Passif	2.670,383 44
Surplus	$1,737,416 75

Des risques contre l'incendie sont respectueusement sollicités. Le conseil de direction est pleinement autorisé à ajuster et à payer toutes les pertes en cette ville, mettant ainsi la compagnie sur un pied d'égalité avec les meilleures compagnies locales incorporées en vertu des lois d'Etat.

HENRY V. OGDEN, secrétaire-résident.
JULES P. ROUX, assistant-secrétaire résident
CLARENCE F. LOW, député-assistant-secrétaire résident.
Nouvelle-Orléans, 12 novembre 1883—1an

ETAT DE LA LOUISIANE.

Cour Civile de District pour la paroisse d'Orléans.

Moffat et Taylor vs. leurs créanciers. } No 10,746. Cour Civile de District Division —.

ORDRE DE COUR—Qu'une réunion des créanciers de Moffat et Taylor, pétitionnaires, soit convoquée pardevant John Bendernagel, notaire, le 26ème jour de mars 1884, pour délibérer sur les affaires des dits pétitionnaires; et que Ernest Morel, Esq. soit nommé avocat pour représenter les créanciers absents, et en attendant la dite réunion, toute procédure judiciaire contre leurs personnes et leurs propriétés sont suspendue.

Nlle-Orléans, 21 février 1884.

(Signé) F. A. MONROE, Juge.

Pour Copie conforme:
JAS. D. RANKIN, Député-Greffier.
24 fév—3f en 30 j